

trastes. Qu'on l'aborde par le nord, par la vallée boisée et verte de la Bosna, ou mieux encore par l'ouest, en suivant la belle ligne de chemin de fer, ouverte depuis dix ans à peine, qui de l'Adriatique monte vers l'intérieur, partout c'est le même aspect tout d'abord : c'est la Suisse, une Suisse seulement plus ardente sous un soleil plus chaud et plus lumineux. Le long de la Narenta qui tantôt épand ses eaux vertes en larges nappes dormantes et tantôt bouillonne en cascades sur son lit parsemé de rochers, la voie s'élève lentement par des défilés que resserrent de hautes falaises grisâtres et que dominant à l'horizon lointain les croupes bleuâtres des montagnes boisées. A mesure qu'on s'avance, le paysage se fait plus grandiose, plus sauvage. La vallée se rétrécit et s'étrangle, si étroite parfois qu'à peine laisse-t-elle place, sur une rive, pour la route, sur l'autre, pour le chemin de fer; la montagne s'effrite et se désagrège en longues coulées noirâtres; elle se déchiquette en hauts piliers étranges, en fiers bastions crénelés, sur lesquels des bouquets de pins semblent un gigantesque drapeau flottant sur le ciel; des cimes neigeuses montent au fond de l'horizon; par les ravins, des cascades tumultueuses se précipitent dans la Narenta; et en grandes courbes hardies la voie grimpe jusqu'à la ligne de faite, jusqu'à un grand plateau alpestre parsemé de chalets rustiques, où des bois de pins et de chênes mettent sur le vert délicat des prairies leur vert plus vigoureux et plus sombre. Parfois, au long de la route, des villes passent, rapidement entrevues : Pocitelj, nid d'aigle accroché dans un amphithéâtre de roches, et qui découpe sur le ciel clair la ligne de ses remparts crénelés et la silhouette fine de ses minarets blancs; Konjica, paresseusement endormie